

## Culture



# Jamais plus comme avant ! - Le Québec de 1945 à 1960 Au Musée de la Civilisation à Québec, jusqu'au 12 janvier 1997

Gérald Baril

Volume 16, numéro 1, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1084107ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1084107ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),  
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne  
d'Ethnologie

### ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

Baril, G. (1996). Jamais plus comme avant ! - Le Québec de 1945 à 1960 : au  
Musée de la Civilisation à Québec, jusqu'au 12 janvier 1997. *Culture*, 16(1),  
101–102. <https://doi.org/10.7202/1084107ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne  
d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society /  
Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des  
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique  
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de  
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à  
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Muséologie / Museology

### Jamais plus comme avant ! – Le Québec de 1945 à 1960

Au Musée de la Civilisation à Québec, jusqu'au 12 janvier 1997

Gérald Baril

L'esprit à l'oeuvre dans cette exposition est celui de la « génération lyrique », si bien décrit par François Ricard (1992) : l'esprit d'une époque de promesses, où tout semble à nouveau possible. La « grande noirceur » n'aurait pas été aussi noire que les historiographes des années 1960 nous l'ont laissé croire ; au contraire, il faudrait plutôt y voir poindre un jour nouveau. Ainsi pourrait se résumer le message de cette production-phare du Musée de la Civilisation. Brosse de la sorte un tableau de quinze années d'histoire du Québec, assimilable en quelques minutes de visite, relève d'une témérité dont les musées ont depuis longtemps fait leur lot quotidien. Confrontés à de tels défis, les concepteurs et les réalisateurs d'expositions opèrent des choix, façonnent une vision particulière des événements. Rien à redire. Toutefois, il y a message et message. L'exposition *Jamais plus comme avant !* signifie explicitement quelque chose sur le Québec des années 1945 à 1960, mais elle signifie aussi, implicitement, sur la modernité contemporaine. La consécration d'une définition de ce qu'a été le Québec, consacre également une définition de ce qu'il est, ou de ce qu'il devrait être. Or, l'ethnocentrisme et le technocratisme qui teintent l'image de la modernité

proposée dans cette exposition constituent un horizon bien étroit.

Il faut bien, d'une part, qualifier d'ethnocentrique la nostalgie qui imbibe de bout en bout cette mise en espace du contexte québécois d'après-guerre. Les signes annonciateurs de libération qu'on y célèbre sont le fait d'une garde montante québécoise francophone qui, par la défense de ses propres valeurs, devrait favoriser l'émancipation de la nation. « Sommes-nous encore capables de nous imaginer heureux, ensemble ? », peut-on entendre dans le document audio-visuel qui accompagne l'exposition. Les témoignages de modernité présentés au visiteur associent bonheur et prospérité à une solidarité entre le peuple québécois et une élite se portant à la défense de l'individualisme, du nationalisme laïc et du libéralisme économique. Toute autre forme de solidarité aurait-elle été anti-moderne ? N'est-il question brièvement de syndicalisme dans l'exposition que pour mettre en valeur le rôle qu'y ont joué les Jean Marchand ? Parmi les forces d'opposition au nationalisme étroit de Duplessis et à l'ultramontanisme, il n'y avait pourtant pas que des artistes, des syndicalistes de carrière, des scientifiques et

des intellectuels liés à la bourgeoisie francophone. Entre autres, des activistes politiques radicaux, socialistes et communistes, recueillaient aussi au cours de ces mêmes années des appuis dans la population. Mais parce qu'ils s'inspiraient de la révolution russe, il serait de mauvais goût d'en parler aujourd'hui ; et surtout, la présence parmi eux d'immigrants, pour une bonne part anglophones, de même que leurs liens avec des organisations ouvrières et politiques pancanadiennes, les discrédite complètement dans le contexte actuel d'exacerbation des clivages ethniques.

Il faut bien, d'autre part, qualifier de technocratique l'idéologie qui se profile derrière cette réduction du concept de modernité à quelques manifestations épidermiques. La liberté pour une élite francophone de s'exprimer, une conception quinquaière du confort au foyer, de même qu'une valorisation de la télévision comme contrefort du lien social, voilà qui serait moderne parce que retenu par la suite de l'histoire. La première section de l'exposition, « Modernes en tête », identifie les représentants de la modernité : des spécialistes qui pensent pour le bien commun. Le personnage central du film qui accompagne l'exposition, un enfant de l'après-guerre, exprime son admiration : « grâce à ces gens nous allons être plus libres ». Quelques oeuvres picturales sont présentées au coeur de la section, dans le style beaux-arts : on ne dit pas en quoi l'art automatiste pouvait choquer à l'époque. On montre la couverture du *Refus global*, mais pas une ligne du manifeste n'est citée ; a-t-on eu peur de choquer, même à notre époque présumée plus-que-moderne ? Quant à la deuxième section de l'exposition, « Moderne chez soi, moderne pour soi », qui occupe au moins la moitié de l'espace total, on y fait l'éloge du progrès technologique en étalant les grille-pain, percolateurs, gaufriers et autres mobiliers façon chrome et moleskine. Est-ce dans ces objets rutilants qu'il faut chercher la lumière naissante, l'espoir d'un monde meilleur ? Puis, des accessoires domestiques et personnels, on passe à la troisième section de l'exposition, « Modernes ensemble », où l'avènement de la télévision est vu comme un acte de venue au monde de la société québécoise. Les téléromans du terroir et les personnages emblématiques, Judith Jasmin, Fernand Seguin et René Lévesque, hantent le téléviseur. La médiatisation des rapports des citoyens entre eux, avec l'histoire et avec l'État, est interprétée comme un indicateur de maturité de la société québécoise. Le plan de visite de l'exposition renforce cette impression en faisant cheminer le

visiteur d'une section sur les débats à une section sur le mobilier, puis à une dernière section sur les médias. Comme si, une fois la tempête passée, on était rentrés chacun chez soi, laissant les spécialistes régler les questions trop complexes pour le plus grand nombre et faisant l'expérience de l'unanimité parfaite devant le miroir télévisuel.

La réinterprétation des années 1945 à 1960 proposée par le Musée de la Civilisation repose sur des travaux historiques allant dans le même sens depuis une dizaine d'années (notamment Lamonde et Trépanier 1986 ; Couture 1991 ; Gingras 1994). Les ouvrages savants sur la question peuvent se permettre davantage de nuances qu'une exposition, néanmoins, quel que soit le moyen de diffusion, tout en prétendant amoindrir l'importance de la Révolution tranquille, le point de vue exprimé omet de questionner les aspects les plus conservateurs de cette période et, dans les faits, en accroît le poids en construisant sa généalogie. Selon le nouveau discours historique, la variété des possibles en compétition à l'après-guerre est dichotomisée, le choc des idées est réduit à deux composantes : le conservatisme dominant et les idées modernes naissantes. Et l'on repère ce qui fut moderne avant 1960 à l'aune de ce qui s'imposera avec la Révolution tranquille. C'est bien la voix de la génération lyrique se représentant comme incarnation de la modernité qui se fait entendre ici, voulant attirer le regard sur sa propre naissance.

### Références

COUTURE, C.

1991 *Le mythe de la modernisation du Québec. Des années 1930 à la Révolution tranquille*, Montréal : Éditions du Méridien.

GINGRAS, Y.

1994 *Pour l'avancement des sciences*, Montréal : Éditions du Boréal.

LAMONDE, Y. et E. TRÉPANIÉ (dirs)

1986 *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec : Éditions IQRC.

RICARD, François

1992 *La génération lyrique*, Montréal : Éditions du Boréal.-30-